

Dialectes et construction territoriale dans les Alpes occidentales : l'exemple du franco-provençal de la fin du XVIe siècle au début du XVIIe siècle

Autor(en): **Gal, Stéphane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen**

Band (Jahr): **10 (2005)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-10950>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dialectes et construction territoriale dans les Alpes occidentales

L'exemple du franco-provençal
de la fin du XVI^e au début du XVII^e siècle

Stéphane Gal

Zusammenfassung

**Dialekte und Territorialisierung in den Westalpen.
Das Beispiel des Frankoprovenzalischen in der Zeit um 1600**

Die Dialektologie ist eine Wissenschaft, die von den französischen Historikern gewöhnlich wenig zur Kenntnis genommen wird. Die soziale Praxis von dem, was man lange despektierlich patois (Dialekt) genannt hat, war aber während Jahrhunderten sehr ausgedehnt. Dies sollte uns anhalten, vermehrt Fragen zu stellen über den Inhalt der literarischen Produktionen in den Volkssprachen und über die wahre Rolle, die solche Werke in den kulturellen, religiösen und politischen Repräsentationen der einzelnen Akteure haben konnten. Muss man in solchen komischen Schöpfungen grobschlächtige Farcen zu Unterhaltungszwecken sehen? Oder simple Stilübungen, um das Manko an guten Manieren ins Lächerliche zu ziehen? Oder im Gegenteil veritable Werke, gestaltet und sogar bestellt mit dem Ziel, politische Inhalte im Dienste einer bestimmten Ideologie unter die Leute zu bringen? Die vielen Texte, die am Ende der französischen Religionskriege auf Frankoprovenzalisch gedruckt wurden, sollten in unseren Augen unter diesem letzteren Blickwinkel untersucht zu werden.

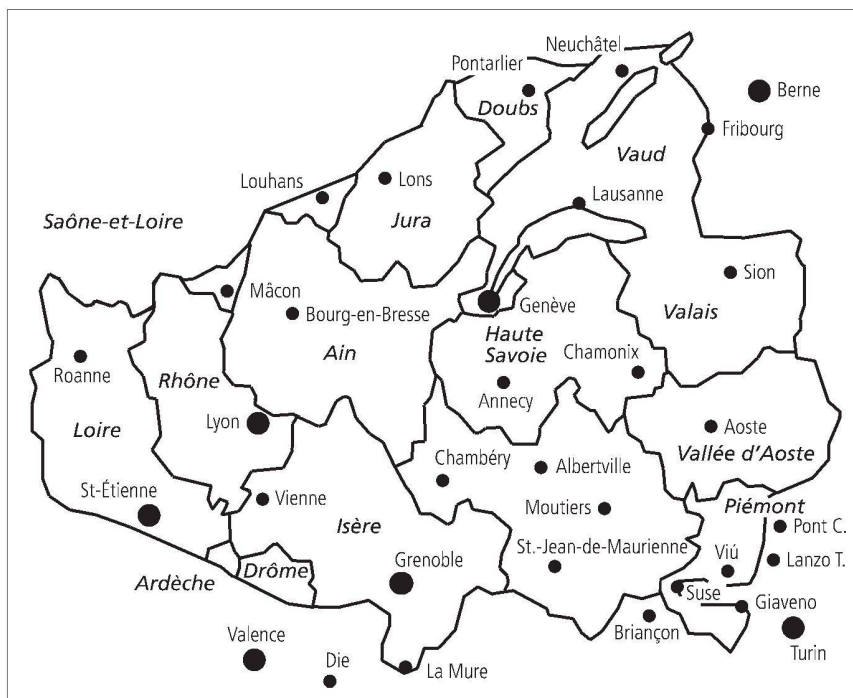
La dialectologie est une science généralement peu fréquentée par les historiens français. L'étendue de la pratique sociale de ce que l'on a longtemps appelé vulgairement «les patois» devrait pourtant davantage inciter à s'interroger sur le contenu des productions littéraires en langue vernaculaire et sur le rôle véritable que purent jouer de telles œuvres dans les

représentations culturelles, religieuses et politiques des individus. Faut-il voir dans ces créations comiques de grosses farces récréatives, de simples exercices de style destinés, sur le mode rustique, à ridiculiser le manque de civilité, ou au contraire de véritables œuvres, construites, voire commanditées, dans le but de véhiculer un contenu politique au service d'une idéologie spécifique? Les nombreux textes imprimés en franco-provençal à la fin des guerres de religion françaises méritent à nos yeux d'être étudiés dans cette dernière perspective.

La naissance d'un patriotisme en opposition au duc de Savoie

Moins connu que le basque, le breton ou l'alsacien, le franco-provençal a pourtant donné lieu à un nombre important de publications aux XVI^e et XVII^e siècles. Plus d'une trentaine de textes d'après les recherches effectuées par le dialectologue Gaston Tuaillon.¹

Le franco-provençal est une langue à part entière, qui se décline en différents dialectes parlés dans une vaste zone qui enjambe les Alpes occidentales (voir carte en annexe). Elle couvre la partie septentrionale du Dauphiné, jusqu'au sud de la Mure; s'étend jusqu'à Mâcon et Pontarlier en passant par le pays de Bresse, Lyon, Saint-Étienne et Roanne à l'ouest; englobe la partie francophone de la Suisse, Genevois, Vaud et Valais; se prolonge en Savoie, dans le Val d'Aoste et le Piémont jusqu'à Suse au XVII^e siècle. À cette époque, le franco-provençal n'est pas réservé «au peuple.» Il est une langue parlée, lue, récitée ou chantée dans toutes les couches sociales, permettant de réunir analphabètes et lettrés dans un même creuset culturel. L'avocat dauphinois Nicolas Chorier, qui écrivait au milieu du XVII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où les langues «vulgaires» se voyaient de plus en plus rejetées par des élites friandes de lettres classiques, pures et ordonnées, y voyait une survivance de la langue celtique des Allobroges, imprégnée de grec et de latin. Ceci expliquait selon lui sa «rudesse» en même temps que sa docilité à la plume des gens de lettres. Pour Chorier, cet alliage permettait au franco-provençal de s'approcher du Parnasse «depuis quelques années» et d'avoir part à «l'entretien des Muses».² De nombreux ouvrages, en effet, paraissent en dialecte au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle, qui signalent le dynamisme de la littérature franco-provençale. Ce dynamisme a pour



Le domaine franco-provençal. (D'après Gaston Tuaillon, «Le francoprovençal dans la vallée du Pô», in: Nouvelles du Centre d'Études Franco-provençales, 48, 2003, p. 7)

origine un contexte politico-religieux particulièrement tourmenté qui stimule la production d'œuvres de propagande et de controverse.

Parmi ces textes, une quinzaine, écrits entre 1589 et 1603, font directement référence à la Ligue et à la guerre menée par le duc de Savoie contre la France et Genève.³ Depuis 1588, en effet, Charles-Emmanuel 1^{er} s'est lancé dans une vaste politique d'expansion territoriale qui consiste au moins autant à mener la lutte contre le protestantisme qu'à lui permettre de coiffer une couronne royale. Divers épisodes de cette guerre, qui dure jusqu'en 1601 avec la France (traité de Lyon) et 1603 avec Genève (traité de Saint-Julien), sont stigmatisés par des textes franco-provençaux dont le plus célèbre est le *Cé qu'é laino* («Celui qui est là-haut, le Maître des batailles») chanté

aujourd'hui encore à Genève lors de la fête commémorant l'échec de la surprise de la cité par les troupes savoyardes en décembre 1602. Le «patois», loin d'être déconsidéré, est ici la langue dans laquelle s'exprime le patriotisme. Alors que le *Cé qu'é l'aino* devient rapidement un véritable hymne national genevois, d'autres textes de la même veine sont imprimés à Lyon en 1603, qui ridiculisent le duc Charles-Emmanuel et exhortent à lui résister: *La sommation de la trompette de Savoye aux Genevois* et le *Discours sur l'Entreprise de Genève tiré au vray par un croquan savoyart*.

L'exemple genevois, loin d'être isolé, mais auquel seules les circonstances ont assuré une postérité exceptionnelle, confirme l'utilisation du dialecte, non comme une simple rhétorique bouffonne, mais comme un reflet privilégié des tensions politiques de l'époque et l'expression d'un patriotisme fédérateur.

La concordance entre l'utilisation de la langue dialectale et la formation d'un espace politique en opposition aux prétentions savoyardes apparaît de manière nette dans le cas de l'ensemble Genevois-Lyonnais-Dauphiné.

Depuis le milieu des années 1590 surtout, et jusqu'au début du XVII^e siècle, le franco-provençal est devenu un des vecteurs privilégiés de la satire politique. À travers chansons, poèmes et pièces de théâtre anonymes, le dialecte sert à ridiculiser la Ligue ultra catholique française et les prétentions du duc de Savoie, ou à louer, au contraire, les actions de leurs valeureux adversaires.⁴ La ville de Lyon, ralliée au roi de France Henri IV en 1594, devient le principal foyer de diffusion de cette littérature pamphlétaire. Cinq textes au moins y sont imprimés, et probablement encore trois autres qui affichent une improbable édition à Chambéry. Du *Cruel assiègement de la ville de Gais* (1594) à *La plaisante pronostication* et la *Moquerie savoyarde* (1603) en passant par le *Prologue faict par un messenger savoyard* (1596), les «moqueries savoyardes», véritables œuvres de propagande politique, ouvrent des festivités, se jouent sur les planches des théâtres de rue, se chantent dans les tavernes, se récitent de foire en foire, et s'impriment dans les ateliers de Lyon, ce qui leur assure une diffusion dans toute la zone franco-provençale, y compris la Savoie. Le peuple savoyard en est un des principaux destinataires. Jamais ridiculisé, il est présenté avant tout comme une victime de la guerre et de l'appétit démesuré de son duc.⁵ Le public lyonnais, lui-même en grande partie composé d'habitants originaires de Savoie et de Dauphiné, est aussi un auditoire de choix.⁶ Il est important pour la

stabilité de la ville de convaincre ces immigrés de l'inanité des ambitions de leur ancien souverain «naturel». Les auteurs anonymes de ces pamphlets sont peut-être eux-mêmes d'origine savoyarde: l'auteur du *Prologue* de 1596 ne se présente-t-il pas comme Savoyard mais également «bon Francey» par son père?

Du côté des États de Savoie, l'utilisation du dialecte comme arme de propagande en faveur du duc ne semble pas avoir été aussi forte. Des textes de ce type sont produits dans le domaine de la controverse religieuse, destinés à dénoncer l'hérésie, comme le montrent le cantique anti-protestant de Nicolas Martin (*Noëls et chansons*, 1555) et l'*Exclamation, orayson, graces et louanges a Dieu por la convallence de tres haut et tres puissant prince E. P. en l'an 1563, par on bergier savoysien*. Publié en 1564, ce dernier texte fait l'éloge du duc Emmanuel-Philibert et le procès des protestants, ces «laus enragiés [...] qu'iengloteyson san eparmaz» («loups enragés [...] qui engloutissent sans retenue»). En 1590, Jean Menenc publie encore dans le Lyon ligueur une *Chanson spirituelle en patoay de la guerre contre Genève*, mais au cours des années suivantes, la propagande en faveur d'une guerre par trop impopulaire émane quasi exclusivement du duc.⁷ Cette propagande reste donc sans commune mesure avec celle qui sort des presses lyonnaises. Composée d'imprimés en français et surtout en italien, ainsi que de nombreuses gravures vantant les vertus catholiques et martiales de Charles-Emmanuel, la propagande ducale se destine avant tout aux cours italiennes et non à un large public. Faite de figures convenues et de récits orientés, elle est d'une certaine façon moins créative et incontestablement moins drôle. L'habileté des satires anti-savoyardes réside dans le fait de retourner contre le duc de Savoie la langue de ses propres sujets, donnant donc l'impression que la critique émane de l'intérieur. L'artifice est souligné quelquefois par une fictive édition chambérienne. Comme par un effet de miroirs, en déformant la réalité, qui devient subitement apparente et trompeuse, la satire rétablit la vérité qu'elle donne à contempler à tous. Mises à nu, les ambitions de la politique ducale apparaissent ridicules et dévastatrices à la fois. Le *Prologue faict par un messenger savoyard*,⁸ publié à Lyon en 1596, narre la naissance et la chute de la Ligue dans la région lyonnaise et dauphinoise. Plein d'images et de symboles familiers, le récit finement troussé retrace les grandes étapes d'un parcours historique que les contemporains pouvaient aisément reconnaître. D'autant que le thème reprend une série de gravures et de textes

imprimés célébrant la gloire de la ville de Lyon ralliée au camp royal en 1594.⁹ La satire franco-provençale semble jouer en l'occurrence le rôle de relais populaire d'une propagande plus sophistiquée et limitée dans sa diffusion. Enfant monstrueux des amours fortuites d'Avarice et d'Ambition, élevée par la nourrice Hypocrisie, la Ligue grandit en dissimulant ses difformités sous la robe que lui donne Hypocrisie. Ainsi vêtue, elle trompe Fortuna qui la croit sage et l'entraîne à sa suite. Mais, indigne de la couronne qu'elle convoite, la Ligue monstrueuse est démasquée et pourchassée par tous les nobles animaux. Blessée à mort par le lion (Lyon), elle va finir ses jours en Savoie:

«Me comment le bone lievre / mais comme les bons lièvres
 Van toujours mouri a lou gisto, / Vont toujours mourir dans leur gîte
 Tou de memou, non pa trot vito, / Ainsi, non pas à toute vitesse,
 Me lassa! comme le puizey / mais hélas! comme elle pouvait,
 Le se treini tant qu'en Savoey / Elle se traîna jusqu'en Savoie,
 Onte l'ali fini sa via / Oû elle alla finir sa vie.»¹⁰

Plusieurs textes s'attachent à tourner en ridicule les revers militaires qui frappent coup sur coup le duc de Savoie. Sous la plume des satiristes lyonnais, la mauvaise fortune ducale s'explique par les pronostications hasardeuses sur lesquelles Charles-Emmanuel fonde son ambitieuse politique. Ainsi le *Plaisant discours d'un médecin savoyart* (Lyon, 1600) et la *Plaisante pronostication faicte par un astrologue de Chambéry* (1603).

La *Plaisante pronostication* est suivie dans la même édition de la *Moquerie savoyarde* qui semble clore le cycle des satires. À cette date, les diverses paix sont faites: L'Espagne qui soutenait la Savoie s'est déjà retirée depuis 1598 (traité de Vervins); la Savoie a traité avec la France (traité de Lyon, 1601) et avec Genève (traité de Saint-Julien, 1603). En quelques années, la Savoie qui, grâce à l'alliance espagnole, caressait les plus hauts espoirs, a presque tout perdu.¹¹ C'est ce que semble vouloir dire ce dernier texte qui apparaît comme un bilan de la politique extérieure de Charles-Emmanuel 1^{er}. Le poème reprend un vieux conte italien mettant en scène un père et son fils (ici le duc de Savoie et peut-être son beau-père, le roi d'Espagne) qui vont vendre leur âne au marché en espérant en obtenir un bon prix (les ambitions prometteuses des deux souverains). Mais à force d'essuyer les moqueries des badauds qu'ils croisent (revers militaires) ils finissent par

porter l'âne sur leur dos (poids des échecs) avant de le noyer et de tout perdre (perte des territoires cédés par la Savoie lors de ses traités).¹² La morale de l'histoire donne la clé à l'auditoire en désignant nommément les moqueurs. Les Savoyards sont au centre des vues contradictoires des différents États d'Europe: les Français voudraient les voir crier «Vive le roi», les Espagnols les appellent «vilains» et les Italiens les disent «sans honneur» «*et poi tan d'atro parlamen / Que se fan de ior en ior*» («et puis tant d'autres commentaires / Qui se font de jour en jour»). Vouloir ajuster sa politique sur le comportement des autres pays conduit à la ruine. Mais, heureusement, la roue tourne et un jour les moqués retrouveront la gaieté alors que les moqueurs seront moqués à leur tour.¹³

Ainsi, la littérature franco-provençale participe-t-elle au marquage identitaire d'un vaste espace qui, convoité par le duc de Savoie, s'affirme, fin XVI^e début XVII^e siècle, en opposition à la politique ducale. Cet espace se reconnaît les mêmes préoccupations politiques et les mêmes ressorts culturels. La langue devient le liant qui rassemble Lyonnais, Dauphinois, Genevois, voire Savoyards, contre la bêtise de la guerre illégitime. Le franco-provençal est désormais considéré comme la langue du patriotisme. Cet aspect est alors si évident, qu'il pourra être repris tel quel au début du XVII^e siècle contre le nouvel ennemi commun, l'Espagne (*Le Plaisant prologue de la descente d'un savoyard aux enfers*, Lyon, 1604), avant d'être instrumentalisé au profit de sa gouvernance et de sa gloire par le duc de Lesdiguières, dont le rayonnement se confondait peu ou prou avec l'espace franco-provençal.¹⁴

Le franco-provençal, outil de la gouvernance du duc de Lesdiguières

En 1619, le secrétaire de Lesdiguières, le Bressan Bernardin Uchard, édite à Dijon un poème de 1126 alexandrins, intitulé *La Piedmontoize*. L'ouvrage dédié à la gloire de son maître est entièrement écrit en franco-provençal.¹⁵ La lecture des vers d'Uchard est rendue complexe par ses allusions et ses emprunts à différents dialectes franco-provençaux, comme le bressan et le savoyard.¹⁶ Elle nécessite donc une gymnastique linguistique que seules les oreilles les mieux habituées sont à même d'opérer. Ce qui ne pose aucune

difficulté à Lesdiguières, suffisamment familiarisé avec ces différents dialectes pour en comprendre les subtilités. Il approuve les vers d'Uchard «après en avoir ouy la lecture».¹⁷

L'emploi du dialecte dans un ouvrage consacré à la grandeur de Lesdiguières n'est pas une pure fantaisie littéraire. L'utiliser à son profit est une manière habile d'entrer dans une histoire qui a déjà son public. Par sa langue, le poème d'Uchard s'adresse à un lectorat ciblé, spatialement circonscrit, familier des satires dialectales. C'est aussi celui de l'espace que le maréchal, duc et bientôt connétable de France, administre, protège et surveille quotidiennement. Au XVI^e siècle, il était plus facile de se faire comprendre et accepter lorsque l'on connaissait «le parler», ou «les parlers» des «pays» que l'on traversait, à plus forte raison si l'on devait les gouverner. Fiers de leurs origines celtiques, les Dauphinois, qui se vantaient d'avoir tenu tête aux empereurs romains, refusaient d'obéir à des officiers étrangers. Deux lieutenants généraux, prédécesseurs de Lesdiguières, l'avaient expérimenté à leurs dépens.¹⁸

Par ses victoires militaires, Lesdiguières a toute sa part dans l'émergence et le triomphe final de ce bloc des «bons Français» hostiles aux ambitions de Charles-Emmanuel 1^{er}. La paix faite avec la Savoie, le franco-provençal conserve son caractère fédérateur, en se tournant contre les prétentions d'un nouvel ennemi commun, l'Espagne.¹⁹ Uchard en a parfaitement conscience lorsqu'il l'utilise pour louer les actions militaires de son maître. Il consacre en effet tout son livre à la campagne piémontaise que Lesdiguières conduit, aux côtés du duc de Savoie, contre les Espagnols. Il rédige son opus sur le mode épique, exaltant la gloire militaire de «Monseignau La Deguyri» et de son nouvel allié. Ce texte cependant est bien davantage qu'une simple louange de l'expédition piémontaise du maréchal. Il apparaît comme une sorte de *Franciade* destinée à exalter le sentiment national face à l'ennemi espagnol. L'appartenance à la nation France ne se définit alors pas tant par la langue que par le sang versé au service du roi. *La Piedmontoize* loue donc en franco-provençal «*Lo Francey couragiau et lo bravo Braissan*» qui «*Furon à sely cau tuy bardullia de san*» («les Français courageux et les braves Bressans qui furent à ce combat tout barbouillés de sang»)²⁰. Car c'est aussi l'objet du livre d'Uchard de prouver que les Bressans, récemment intégrés au royaume (traité de Lyon, 1601), ont dans cette lutte gagné leur dignité de «bons Français». En maculant indistinctement tous les soldats du roi, le sang «pur» des ennemis espagnols devient la substance liante qui abolit la diffé-

rence entre Bressans et Français. La guerre contre l'Espagne se révèle être un rite d'intégration et de passage, l'acte de naissance de la nation France dans le cœur des Bressans.

Pour Uchard, le véritable artisan de la transformation, l'élément fédérateur de cet ensemble sud-est qui s'agrège au royaume, c'est l'homme qui conduit victorieusement cette guerre: François de Bonne, «*Francey, vrey Francey de gnon et de courajo*» («François, vrai Français et de nom et de cœur»),²¹ maître d'un espace qu'il défend et dont il incarne plus que jamais l'identité, la fidélité et la cohésion en 1619.

Le franco-provençal, loin d'être l'instrument d'un divertissement «populaire» au comique stéréotypé, est utilisé à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle comme une redoutable arme politique. En stigmatisant les appétits politiques du duc de Savoie, puis de l'Espagne, le dialecte apparaît non seulement comme le vecteur du discrédit opéré par la satire, mais aussi comme le puissant agent fédérateur des énergies patriotiques, voire nationalistes, à l'échelle d'une cité, comme à Genève ou Lyon, ou d'une province comme en Bresse et en Dauphiné.

Notes

- 1 G. Tuaillon, *La littérature en francoprovençal avant 1700*, Grenoble 2001.
- 2 N. Chorier, *Histoire générale du Dauphiné*, Valence, Chenevier et Chavet, 1878, tome 1, p. 82, première édition en 1661 pour le tome 1 et 1672 pour le 2.
- 3 Tuaillon (voir note 1), pp. 90–142. Huit de ces textes ont été traduits dans l'ouvrage d'A.-M. Vurpas, *Moqueries savoyardes, monologues polémiques et comiques en dialecte savoyard de la fin du XVI^e siècle*, Lyon 1986.
- 4 Gaston Tuaillon a répertorié une quinzaine de textes directement liés au contexte politique qui couvre la période de 1589 à 1603, la paix de Saint-Julien mettant semble-t-il fin à cette campagne anti-savoyarde. Tuaillon (voir note 1), pp. 89–142.
- 5 Un tel rayonnement reste à étudier, mais certaines de ces pièces semblent avoir connu une longévité remarquable. Le dialectologue Aimé Constantin prétendait avoir entendu un conteur public réciter la *Moquerie savoyarde* de 1603 lors d'une foire à Thônes autour de 1850. Cité par Tuaillon (voir note 1), p. 131.
- 6 Ils sont 68,3% des Lyonnais en 1597 d'après les travaux d'O. Zeller, *Les recensements lyonnais de 1597 et 1636. Démographie historique et géographie sociale*, Lyon 1983, p. 193.
- 7 En revanche, en 1601, une chanson publiée à Turin célèbre, non sans quelques petits reproches au duc, la paix qui vient d'être signée à Lyon entre Charles-Emmanuel de Savoie et le roi de France Henri IV. *Canzonetta alla savoiarda sopra la pace... per G. M.*, Torino 1601.
- 8 Le titre complet est *Prologue faict par un messenger savoyard sur la rencontre de trois nymphes prisonnières par trois Mores faict en rimes savoyardes avec la plainte de la quatriesme Nymph de l'emprisonnement de ses sœurs*, s. l., 1596, 14 pp.

- 9 Y. Lignereux, *Lyon et le roi, de la bonne ville à l'absolutisme municipal (1594–1654)*, Seyssel 2003, pp. 125–128.
- 10 *Prologue* (voir note 8), p. 7.
- 11 Charles-Emmanuel était le gendre de Philippe II depuis son mariage avec l'Infante Caterina de Habsbourg.
- 12 La Bresse, le Bugey, le pays de Gex et le Valromey.
- 13 *La moquerie*, in Tuaillon (voir note 1), pp. 15–16.
- 14 François de Bonne, duc de Lesdiguières, était à cette époque lieutenant général du Dauphiné et maréchal de France. Il fut fait connétable en 1622. Son rayonnement politique s'étendait bien au-delà du Dauphiné, notamment dans toute la zone francoprovençale.
- 15 Bernardin Uchard, *La Piedmontoize*, Dijon, 1619. Voir l'édition présentée par Gaston Tuaillon, Cerca 2000.
- 16 *La Piedmontoize* (voir note 15), p. 91.
- 17 Ibid., p. 30.
- 18 La Motte-Gondrin, d'origine provençale, fut assassiné à Valence en 1562; Alphonse d'Ornano, d'origine corse, fut humilié et chassé de la ville de Grenoble en 1589.
- 19 Tuaillon (voir note 1), p. 131.
- 20 *La Piedmontoize* (voir note 15), p. 53.
- 21 Ibid., p. 37.